

50.000  
LECTEURS

Barr - Obernai - Rosheim - Molsheim -  
Mutzig - Schirmeck - Rothau et environs

# Courrier des Vosges

87<sup>e</sup> Année

Jeu'di 15 Mars 1979

No 11

## La Génération sacrifiée

### Les tragiques tribulations de «Malgré-nous» Obernois

Ils étaient 130 000 Français livrés pieds et poir liés à l'une de ces absurdités que l'histoire connaît rarement. Ils avaient endossé l'uniforme allemand sous la menace et le chantage, mais ils parlaient en hurlant «La Marseillaise». Et l'occupant installait ses mitrailleuses à toutes les issues des gares, pour les empêcher de s'enfuir. 40 000 de ces Français ne sont jamais rentrés dans leurs provinces. Leurs jeunes corps sont tombés sur tous les fronts où périsaient des hommes. En Russie, mais aussi en Afrique. En Pologne, mais aussi en France. Prisonniers «privilegiés», leur seul (avantage) fut de partager le sort de leurs maîtres.

À Strasbourg, le monument aux morts de la guerre représente une femme qui soutient les cadavres de deux jeunes hommes, aux mains fraternellement unies. À l'origine, le sculpteur n'avait prévu qu'un seul mort pour symboliser le sacrifice «du» soldat français, comme cela se fait dans toutes les villes et tous les villages de notre pays. Mais le maire de Strasbourg insista pour que ce monument en comportât deux. L'un tué sous l'uniforme français, l'autre sous l'uniforme allemand.

On hésite à dire que ces dizaines de milliers de garçons de vingt ans et moins sont morts pour rien. Non ! Ils sont morts «à cause» de l'Allemagne nazie dont ils constituaient le **butin de guerre** et qui en fit des **bâtisseurs-esclaves** du Reich. Ils sont morts «à cause» de la France qui ferma pudiquement les yeux et fit vite faire ses derniers scrupules.

Et d'ailleurs, qu'aurait-elle pu faire, cette France défigurée, exsangue, malade de la défaite, de la honte et de la peur ?

Alors ces 130 000 gars des marches de l'Est ont fini par céder et furent dirigés en train vers les camps de concentration, où ils étaient 130 000 combattants du désespoir (100 000 Alsaciens, 30 000 Lorrains). On les appelle les «Malgré-nous». Rarement autant de désespoir aura été contenu dans si peu de mots ! Ceux qui ont survécu, étaient vaincus et meurtris. Ils croyaient leur cauchemar terminé. Ils se trompaient. Une épreuve plus cruelle encore les attendait. Ils allaient devoir rendre des comptes — encore maintenant —, se justifier aux yeux du monde, d'un destin qu'ils n'avaient pas choisi. Car ils étaient à Kiev, à Pskow, à Kharkov et à Cassino...

Parmi ceux-ci se trouvaient 14 Obernois qui le 23 novembre 1943 furent incorporés de force dans la Wehrmacht et furent dirigés au lieu de rassemblement de Molsheim, où ils avaient accompagnés des membres de leurs familles, des amis, une fiancée, etc...

Ces 14 Obernois avaient nom : Adloff Arsène (†), Furst Jean, Eck Hubert (l'actuel maire), Kieffer Robert (†), Lotz Marcel, Sieger Emile, Gys Auguste, Wilhelm Edouard (mé-

decin-chef à Mulhouse), Schweitzer Jean (l'actuel chef des Pompiers), Stocker Bernard, Siegler François, Remaitre François, Jost Fernand (†), Ohlmann Albert (†).



11 des 14 Obernois

A ceux-ci se sont ajoutés des camarades de Rosheim, tels Jost Alphonse, Wolff René ; de Griesheim, de Mutzig (Grettnier Ch., Huber Jos., Kaeuffer Jos.), de Bœrsch (Kayser Jacques), de Molsheim, etc., etc... Adloff Arsène était le fils unique de M. le Professeur Adloff d'Obernai. Il nous a rattrapé à Molsheim venant directement du camp d'internement de Schirmeck puisqu'il voulait, après l'Arbeitsdienst, passer en France libre et continuer ses études de médecine à Toulouse. Mal lui en prit, on le rattrapa à la ligne de démarcation et il fut interné.

Puis, sous les larmes et des adieux déchirants, le convoi s'ébranla via Strasbourg-Kehl vers l'Allemagne du Nord en Poméranie, à Belgard où nous reçûmes le vêtement vert de gris tellement abhorré ainsi que tout l'équipement militaire avec les fameuses bottes de feutre remboursées et les anoraks blancs d'un côté, bariolés de l'autre pour le camouflage, selon les terrains. Nous savions donc que notre destination était la Russie du Nord.

Naturellement les points de friction avec les Prussiens étaient nombreux. Les bagarres et la casse étaient quotidiennes. Je les entends encore dire : « On ne peut rien faire avec ces Alsaciens, ils nous joueront encore le même mauvais tour que les Italiens ! » Je me souviens encore, comme si c'était hier, que le dimanche 14 novembre 1943 on nous permit d'assister à la messe dans un village voisin, Altenberg. Naturellement tous les Alsaciens y allèrent en bloc. Mais ce qui se produisit là-bas, fut à la fois savoureux et très émouvant. Notre camarade Kaeuffer Jos. de Mutzig, monta à l'orgue. Nous montions aussi et formâmes alors une chorale du tonnerre car nous chantions à gorges déployées uniquement des chants français en commençant par les chants sacrés « Sauvez, sauvez

la France », « Pitié mon Dieu, c'est pour notre Patrie ». Nous enchâînâmes ensuite par « Vous n'auriez pas l'Alsace et la Lorraine », « Que notre Alsace est belle », « La Victoire en chantant » et bien d'autres pour terminer par une vibrante « Marseillaise ». Nous avions tous les larmes aux yeux et nous nous congratulâmes, tandis que les civils dans l'église croyaient que nous chantions la messe dans notre langue !

Dans notre piole nous avions suspendu des vues d'Obernai et écrit en-dessous : « Les Obernois ».

Mais le lendemain ce fut déjà le branle-bas du départ vers le Nord de la Russie via Dünabourg vers la ville de Pskow près d'un grand lac (Peipus-See) au Sud de Leningrad. Nous étions à 30-40 dans des wagons à bestiaux et comme il fallait de l'air, la porte du wagon était souvent ouverte, pour laisser s'y asséoir avant tout les Allemands, ce que Kayser Jacques de Bœrsch vit d'un mauvais œil. Il expédia d'une solide ruade trois de ces énerguemènes dans la nature, pour ne plus les revoir... La nuit nous devions monter un tour de garde dans les guérites des wagons pour parer aux attaques du maquis russe qui faisait sauter les trains à maintes reprises le long du trajet interminable. Il y avait à cet effet toujours deux wagons vides devant la locomotive.



chez le paysan russe

Le 23 novembre 1943 nous arrivâmes à destination, en ayant dépassé Pskow vers une bourgade du nom de **Toroschino** en pleine forêt russe, donc en plein maquis russe. Nous fûmes presque tous sélectionnés pour la section de radiotélégraphistes et logés dans des baraquements en bois, où il fallait dès 14 h 30 de l'après-midi allumer les bougies et les lampes à acétylène. On nous apprit à côté des exercices militaires à partir de 6 h du matin dans la haute neige, le maniement des appareils radio et le système de transmission Morse. Nous étions contents d'avoir pu rester ensemble dans les chambrées. Dans l'une se trouvaient Adloff Arsène, Eck Hubert, Lotz Marcel, Gys Aug., Steger Emile avec des Mutzigois. Dans l'autre

F. H. B.

